

*Paul BAY*



**Par Roger FOULON**

*Service du Livre Luxembourgeois -1997*



L'œuvre de Paul Bay se nourrit d'un foisonnement d'idées et de genres. Polymorphe, elle comprend poésies, romans, essais, pièces de théâtre. Elle use de tous les genres d'écriture, depuis le style classique jusqu'aux expressions les plus débridées. Souvent influencé par les profondes mutations littéraires ayant marqué sa jeunesse, Paul Bay s'inspire du futurisme, du symbolisme, du fantastique aussi bien que du romantisme, du surréalisme ou du baroque. Son œuvre est donc loin de présenter rigueur et unité. Il se laisse conduire par sa fantaisie, mais, régulièrement, il puise ses idées dans ses souvenirs ou dans des éléments – gais ou tragiques – qui constituent la trame de toute sa vie. Cette disparité le mène parfois vers une certaine cacographie que beaucoup de critiques lui reprocheront. Il n'empêche que l'homme et l'écrivain marqueront leur époque.

Collaborant à de nombreux journaux et revues, Paul Bay est un fin connaisseur de la littérature. Jusqu'à ses derniers jours, il publiera des livres où le charme de l'imagination n'efface pas toujours son laisser-aller. Il est cependant le défenseur d'un rigorisme langagier qui le pousse à utiliser un vocabulaire précis et précieux, un peu à la manière de Camille Lemonnier, aimant user du terme exact, voire emphatique et rare. Paul Bay ne rechigne pas à pratiquer parfois l'auto-dérision. Il le fait notamment dans un de ces derniers recueils de poèmes *Quatre fois vingt ans*, publié en 1968 : *J'ai cinquante livres signés/ Dont quarante-six publiés/Voilà le bilan de ma vie/Que l'on se gausse ou qu'on en rie/Je poursuis ma route en zig-zag/Toujours prêt à vider mon sac*. Ces vers de mirliton sont révélateurs. Oui, une vraie «route en zig-zag» mais qui ne manque pas d'intérêt.



## **Biographie**

Paul Bay se définit comme suit : *«Le 23 janvier 1887, à minuit, une aurore boréale saluait la naissance au «Café français», tenu à Thuin par mes parents, d'un garçonnet macrocéphale. Je suis donc un Thudinien de la cuvée 1887. Pourquoi Thudinien? Parce que mon grand-père, Charles Bay, natif de Saint-Omer, avait été chargé par la Compagnie du chemin de fer du Nord de s'installer à Thuin pour surveiller le service de la voie après la construction du tronçon Jeumont-Charleroi. La maisonnette où il eut de sa femme, Romanie Jouglet, une Boulognaise, six enfants, dont mon père, Louis Bay, existe encore. Pourquoi cette allusion à mon aïeul audomarois? Il composait des chansons en français et en patois du Nord. Je lui dois probablement mon caractère indiscipliné, mon impatience malade et une inaptitude complète à supporter les entraves quand le devoir ne m'y force pas. Quels sont les avantages et les désavantages d'une complexion de cette sorte? Au passif, inscrivons : études négligées, je ne pensais qu'à m'évader ou à me pendre de désespoir. Si bien que mes parents durent me rendre à la vie active. Me voilà cheminot, comme tous les mâles de la famille Bay. Puis bohème à Liège et Bruxelles. Jusqu'au jour où ma mère, devenue veuve, me coupa les vivres. C'était en 1912. Je commençais à comprendre qu'il fallait faire de ma bête deux parts : une pour le râtelier, l'autre pour l'écritoire».*

Voici quelques jalons supplémentaires complétant cette biographie. Paul Bay commence des humanités latines au Collège de Thuin et les termine à l'Athénée de Chimay où ses parents l'ont inscrit en internat. La mort de son père arrête ses études, Paul Bay a dix-huit ans. Il entre comme commis à la société ferroviaire du Nord belge, à Liège, au dépôt de Kinkempois.

Déçu par le milieu dans lequel il doit vivre, il démissionne et tente d'animer un «Institut polytechnique» pour étudiants en difficulté. Il quitte

bientôt Liège et gagne Bruxelles, devient correcteur au journal *Le Matin* et habite, très à l'étroit, rue des Harengs, non loin de la Grand-place. Il est ensuite courtier en publicité, traducteur et écrivain public avant d'être un moment sténo-dactylo dans un établissement bancaire. Désargenté, il se résout à rentrer à Thuin, dans sa famille, et suit des cours à l'Université du Travail, à Charleroi. Il entre alors en qualité de traducteur-correspondant dans une usine métallurgique, passe au service d'un exportateur, puis s'intéresse, comme employé, à la marche d'une gobeletterie, ultime étape qui le mène de nouveau dans une banque.

Lors de l'invasion allemande, en 1914, il reprend, à Thuin, la gérance du «Café français», propriété de sa mère. Mais il ferme bientôt son établissement qui est aussitôt réquisitionné par l'occupant afin d'y loger des troupes. Paul Bay devient alors infirmier dans un hôpital de sa ville. La fin de la guerre le trouve dirigeant d'une «soupe populaire» ouverte par la «Commission for Relief in Belgium». À l'issue du conflit, il trouve un emploi dans les bureaux d'une société coloniale, la «Forminière». Assagi, il y passera une carrière de trente-cinq ans. Marié, il devient veuf en 1931. Dix ans plus tard, il épousera une Thudinienne, Juliette Delespesse. Durant son veuvage, Paul Bay effectue de nombreux séjours à Paris où il envisage un moment de s'établir.

En 1940, au début de la seconde guerre, la «Forminière» se replie à Bordeaux. De retour d'évacuation, il reprend ses fonctions. En 1943, dénoncé pour «propos calomnieux», il est interné à la prison de Charleroi. Gravement malade, il est finalement libéré. Il prend sa retraite en 1952 et se consacre dès lors uniquement à la littérature. Il meurt à Bruxelles, en son domicile, 40, rue Van Campenhout, le 30 septembre 1970, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il sera inhumé à Thuin, le 3 octobre. Du 2 au 8 mai 1987, pour célébrer le centenaire de sa naissance, la galerie d'art «Le Posty Arlequin», de Thuin, organisera une exposition intitulée «Paul Bay et ses compagnons peintres».

# *Bibliographie*

- *Contes et poèmes*, éd. Hoerie, Bruxelles, 1908.
- *Thuin et la Thudinie*, essai, éd. Van Lier, Charleroi, 1910.
- *Poèmes pernicioeux*, poèmes, éd. Schleicher, Paris, et Imprimerie générale, Mons, 1911.
- *Histoires au gros sel*, contes, éd. Du Bourg, Anvers, 1922 (préface par le R. P. Trusquin, professeur à l'école des hautes-études de Montévidéo.)
- *Mélanophilos*, roman, éd. Gauloises, Bruxelles, 1924. (Frontispices et culs-de-lampe d'Armand Rels).
- *Comme au théâtre*, théâtre-divertissement en un acte, 1924.
- *L'orchestration des songes*, poèmes, éd. Messein, Paris, 1926.
- *De l'Anarchie au Très-Saint-Sacrement*, journal d'un snob, roman, éd. de l'Églantine, Bruxelles, 1932 et 1934.
- *En surface*, poèmes, éd. Van Doorslaer, Bruxelles, 1937.
- *Tritopolis*, roman, éd. Labor, Bruxelles, 1937.
- *Trop d'imagination*, souvenirs psychologiques, éd. ASA, Bruxelles, 1946.
- *Le diamant dans le monde* (sous le pseudonyme de Pierre Gemme), essai, éd. Office de publicité, coll. nationale, Bruxelles, 1947.
- *Mort aux anges*, roman, éd. Le Triolet, Paris, 1949.
- *Poésie concrète*, poèmes, éd. La Pensée nouvelle, Paris, 1950 (avec une préface de Léon Bocquet).
- *Les diaboliques*, poèmes, éd. du Trèfle à quatre feuilles, Bruxelles, 1952 (en coll. avec Charles-André Grouas, Pierre Vandendries et Georges Guérin).
- *Charles Plisnier*, l'homme et l'œuvre, monographie, éd. Guillaume, Bruxelles, 1952.
- *Pour une maman*, poèmes, éd. du Frêne, Bruxelles, 1953.
- *Ondin et Zémire ou les peigneurs de rochers*, féerie mosane, éd. du Frêne, Bruxelles, 1954. (Avec une préface de H. Frenay-Cid).

- *L'homme inflammable*, roman pénichien, éd. du Frêne, Bruxelles, 1955.
- *Le nègre de Simenon*, fiction romancée, éd. Dutilleul, Bruxelles, 1956.
- *Trésor dialectal et dialecte unique*, essai, éd. J'Ose, Spa, 1956.
- *Miss Gorilla*, roman, éd. J'Ose, Spa, 1957.
- *Descendit aux enfers*, mystère romancé, éd. La Sève, Bruxelles, 1958.
- *L'âge heureux*, poèmes, éd. Cahiers de la Chaumière, Bruxelles, 1959.
- *Bruxelles en profondeur*, roman, éd. Cahiers de la Chaumière, Bruxelles, 1960.
- *Le siège de Thuin de 1653-1654*, transcription commentée, éd. du Spantole, Thuin, 1960.
- *Poèmes choisis*, poèmes, éd. de l'Audiothèque, Bruxelles, 1961.
- *Le pays natal*, évocation, éd. À l'Enseigne du beffroi, Bruxelles, 1961. (Couverture et ill. d'Armand Lejeune, photos de Daniel Paque.)
- *Marinella*, poèmes de la mer, éd. Paulus, Bruxelles, 1962.
- *Miss Bruxelles*, roman, éd. À l'Enseigne de la tour fléchée, Bruxelles, 1962.
- *De la terre au ciel*, poèmes, éd. Paulus, Bruxelles, 1963.
- *Le suicide par somnifère*, un exemple, celui du romancier André Baillon, à Marly-le-Roi, en 1932, essai, éd. de la Diaspora française, Paris, 1964. (Accompagné de lettres, photos, témoignages, documents).
- *Le passé vivant*, réincarnation, éd. L'Essai, Liège, 1964.
- *Poésie souriante*, poèmes, chez l'auteur, Bruxelles, 1965.
- *Des nouvelles de Thuin*, nouvelles, éd. À l'Enseigne du beffroi, Bruxelles, 1965 (couverture de Marcel Depelsenaire, ill. d'Armand Lejeune).
- *Les femmes en pantalon*, roman, éd. de La Brabançonne, Bruxelles, 1966.
- *Toujours Paf*, un acte pour une actrice et *L'œil de Bouddha*, pièce diabolique en un acte pour cinq acteurs, théâtre, éd. de La Diaspora française, Paris, 1966.
- *Les cheveux blancs*, poésies et chansonnettes, éd. du Bilboquet, Bruxelles, 1966.



- *Au cachot*, un acte pour un acteur, théâtre, éd. de La Diaspora française, Paris, 1966.
- *Ces dames*, fantaisie en un acte, théâtre, éd. Pro Arte, Liège, 1967.
- *La grippe asiatique*, pièce en un acte à quatre personnages dont un invisible, théâtre, éd. de La Diaspora française, Paris, 1967.
- *Le français des Canadiens*, essai, éd. des Cinquante, Liège, 1967.
- *Les aventures de Tobie wallon*, comédie en trois actes, éd. des Arts, Liège, 1967.
- *Le style coruscant*, essai, éd. des Cinquante, Bruxelles, 1968.
- *Quatre fois vingt ans*, poèmes et ballades, éd. des Cinquante, Bruxelles, 1968.
- *La guerre civile*, roman, éd. de Wallonie, Liège, 1969.
- *Le capital*, roman, éd. Dallons, Fleurus, 1970.

Outre ces ouvrages, Paul Bay a publié des milliers d'articles dans divers journaux et revues. Il a usé de plusieurs pseudonymes, notamment, Kashama, Pierre Gemme, Thirimont, Pierre Brocheton, Pedro Christalli, Gustave Flobert, André Bermann, Jean Guenille, etc.



# *Texte et analyse*

## *Express du Nord*

*Express du Nord, bolide siffleur,  
Cri femelle pomponnant le parcours,  
J'aime ta vrille en voyage sur les bielles folles,  
Le contre-ut insoutenable et térébrant  
De la diva qui se rengorge ruisselante d'huile,  
Buttoirs cinglants.*

*La nuit, dans les tranchées,  
La nuit, dans les banlieues,  
À l'abord des signaux,  
Aux portes des gares,  
Quand tes appels font sursauter la ville  
Comme un blessé sous la lance,  
Comme un fiévreux sous la lancette,  
La nuit, j'aime à t'entendre,  
Express du Nord;  
Quand le mécanicien d'Aulnoye ou de Feignies,  
S'ouvrant la route vers Bruxelles,  
Tire la chaînette et, l'oreille détournée,  
Te fait siffler, siffler à coups répétés,  
Sirène du Nord, amie d'enfance.*

*Quand te reverrai-je, ô brune locomotive,  
Tricotant des bielles en prenant les courbes,  
Et fonçant furieusement devant toi,  
Tout enrubannée de vitesse?  
Dans les vallées songeuses, passé les minuits,*

*Qu'il m'était doux de voir  
Ce pourpre embrasement, ton panache,  
Quand le chauffeur, ouvrant le foyer,  
Balance la houille à pleines pelletées!  
Et franchissant des ponts, côtoyant les cimetières,  
Saluant l'aiguilleur, mendiant d'aube,  
Dans sa cabine verte,  
Tu allais cousant de tes cris, de ton fil tranchant,  
La nuit de France à celle de Belgique.*

*Sirène du Nord, amie d'enfance,  
Me serasi-je endormi sans l'orage,  
Sans les rafales et le fracas  
De ton passage?*

*Sirène du Nord, amie d'enfance,  
Toi qui berçais mes sommeils d'ange,  
Joyeux cris infernaux de l'acier en démente,  
Cris pourpres, cris vineux, cris suraigus  
De la jeune fille corsetée de fer,  
Puisses-tu longtemps, dans nos vallées,  
Dans nos tranchées,  
Déchirer l'air bleu  
Les dimanches de fête.  
Et t'enfoncer vers les Allemagnes,  
O panache siffleur,  
Locomotive brune,  
Tricotant des bielles en prenant les courbes  
Et les ponts de Sambre...*

Le texte choisi est extrait du recueil *En surface* (1937), depuis lors il a été republié dans *L'Almanach wallon 1947* ainsi que dans une feuille anthologique éditée par le Centre d'Histoire et d'Art de la Thudinie (Ière année, N°1).

C'est l'époque où beaucoup de poètes et de romanciers sont séduits par les progrès techniques et le machinisme. Depuis peu, Cendrard et Apollinaire ont annoncé le dadaïsme et d'autres aventures du langage. Filippo Marinetti a lancé le futurisme. En Belgique, Georges Linze anime la revue *Anthologie* et le *Groupe d'Art moderne*, à Liège. Ce poète, adepte du futurisme, chante la science et le béton. Il a foi dans le progrès. Il signe des *Méditations sur la machine*. De son côté, Marcel Thiry s'intéresse au chemin de fer, à l'«astrale automobile» et aux marchands.

Paul Bay n'échappe pas à ces préoccupations. Son poème, *Express du Nord* s'inspire des convois ferroviaires. Il l'ente surtout sur ses souvenirs d'enfant et sur un lieu assez précis (la Thudinie), cet endroit défini par le dernier vers : «*Et les ponts de Sambre*». Nulle surprise si l'auteur porte ainsi attention au monde du rail : sa biographie explique cet attrait. En effet, son grand-père, puis son père étaient occupés par la Compagnie du chemin de fer du Nord. La ligne ferroviaire internationale reliant Paris à Berlin fut construite de 1845 à 1852. Elle fut reprise par la Compagnie du Nord, le 1er janvier 1854. Les parents de Paul Bay exploitaient un café à proximité de la gare de Thuin et de nombreux cheminots le fréquentaient. Paul Bay en reprendra d'ailleurs la gérance peu avant la guerre de 14-18.

Sur cette ligne internationale frôlant le café de la famille Bay passaient des trains rapides («*des bolides siffleurs*») qu'entendait nuit et jour le jeune écrivain. L'Express du Nord (du nom de la société exploitante), est ici régulièrement personnifié. Il est intéressant d'en noter tous les signes (*cri femelle, diva, appels, sirène, tricotant, amie, jeune fille*). L'auteur porte une attention toute particulière aux bruits. Retrouver ces allusions est révélateur (*siffleur, cri, contre-ut, cinglants appels, entendre, oreille détournée, siffler à coups répétés, sirène, orage, rafales, fracas, cris infernaux, suraigus, déchirer l'air*). Les aspects visuels du convoi sont aussi nombreux (*bielles folles, ruisselantes d'huile, buttoirs cinglants, chaînette, brune locomotive, tricotant des bielles, fonçant furieusement, pourpre embrasement, panache, houille, corsetée de fer*). Paul Bay évoque également les abords de la voie ferrée, voire son tracé. Il faut dire qu'entre la frontière française et Charleroi, par exemple, cette ligne de chemin de

fer a été tributaire de la configuration des terrains d'implantation. La pose des rails a nécessité le creusement d'énormes tranchées et le lancement de nombreux ponts enjambant la Sambre, très sinueuse à cet endroit. On en dénombre quinze entre Erquelines et le Pays Noir. Une foule de détails font allusion, dans le poème, à cet environnement. Certains sont même utilisés deux fois (*les tranchées, les banlieues, les signaux, les gares, la ville, les courbes, vallées songeuses, les ponts, le cimetière proche, la cabine verte de l'aiguilleur*). L'auteur se souvient surtout des passages nocturnes, il les rattache à ses sommeils d'enfants (*la nuit – mot répété trois fois successivement – passé les minuits, pourpre embrasement, mendiant d'aube, la nuit de France*).

Il ne s'agit pas ici de l'évocation d'une locomotive actuelle mue par l'électricité ou le mazout, mais bien d'un engin à la vapeur (obtenue par chargement constant d'un foyer à l'aide de charbon). Le machiniste conduisant ces bolides signalait son arrivée ou son passage par un coup de sifflet obtenu grâce à une tirette libérant un flot de vapeur. Tout cela est décrit avec précision par le poète (*cri pomponnant le parcours, tire la chaînette, siffler à coups répétés, l'embrasement provoqué par les flammes du foyer, le panache, l'acier en démente*). Disons encore que la localisation géographique est possible grâce à une toponymie précise dont l'usage, loin de nuire à la tension poétique, lui confère en revanche un côté curieux et insolite du meilleur effet (*Aulnoye, Feignies, la route vers Bruxelles, cousant...la nuit de France à celle de Belgique, les Allemagnes, Sambre*). Signalons enfin l'attrait qu'exerce sur Paul Bay l'usage de mots inusités tels que *contre-ut, térébrant, diva, l'abord* (au singulier), *lancette*.

Sur le plan formel, ce poème est écrit en phrases sans métrique et sans rime. L'auteur a surtout voulu privilégier le rythme évocateur des bruits que fait le convoi. Sa découpe en cinq paragraphes permet au lecteur un certain repos de la pensée, mais celle-ci rebondit par la répétition de mots et d'idées : *Express du Nord, la nuit, sirène du Nord, amie d'enfance*.

Il est intéressant de comparer ce poème de Paul Bay à celui, par exemple, que Marcel Thiry publie presque en même temps, en 1938, dans ***La mer de la tranquillité***.

*Les wagons de troisième étaient pleins de poètes.  
De tabacs matinaux, de distances défaites...  
La vitesse roulait son long mur de fumée...  
La nuit lointaine au flanc des tiédeurs fabuleuses  
Et Tirlemont dans la fumée...*





## *Choix de textes*

### *Petits bouquets*

*Ma mère, toute menue,  
Devenue  
Au bord de l'eau  
Dès qu'il fait beau  
Va se promener seulette,*

*Or, de prime et tendrelette  
Fleur,  
S'il se montre en sa pâleur  
Un seul pied,  
Ma mère de ses ans remontant à la source  
Chantonne et fait  
Petit bouquet  
Qu'elle ramène aux doigts du plus loin de sa course.*

*Dans un tout petit verre à pied  
Le bouquet  
Maigrelet  
Reçoit frileusement corsage de verdure.  
Trois feuilles, simplement, lierre miniature.  
Et qui boivent pourtant cette goutte d'eau pure.  
Regardez : ce n'est rien qu'un tout petit bouquet  
D'enfant.  
Celle qui l'a cueilli pâtit beaucoup, va se voûtant.  
On dirait qu'au grand vent le vieil arbre frissonne  
Plaintivement,  
Les malheurs ayant pillé sa personne  
Assez.*

*Petits bouquets  
Que va cueillir ma mère aux cheveux blancs  
Sur son chemin, quand les autans  
N'embouchent point leur cornemuse,  
Petits bouquets qu'à grand'ruse  
J'admire  
Sans rien lui dire,*

*Puissé-je à mon insu vous retrouver encor  
Quand j'aurai contre argent troqué ma gerbe d'or,  
Quand ma mère, éjouie au bonheur du dimanche,  
Recevra le baiser d'un fils à tête blanche.*

**(Pour ma maman)**

### **Chant druidique**

*Ô, chênes du pays natal,  
Vous qui, dans la forêt sonore,  
Baignés d'un rayon vespéral  
Vers le ciel vous dressez encore,*

*Salut, harpes du soir, géants mélodieux,  
Qui d'astres et d'oiseaux peuplez vos verts cheveux.  
Je viens en fils dévot dans la sylve inconnue  
Me perdre en vous cherchant, seuls témoins de la nue.*

*Dans la ville là-bas où l'amour tient comptoir  
C'est vous que je regrette, ô frères du terroir.*

*En vain je cherche aux cieux votre branchage austère  
Et dans les bois souillés le calme et le mystère.*

*Ici, magnifiés par l'astre étincelant,  
D'un soupir éternel vous frémissiez au vent.  
La mer si loin de vous s'éprend de vos murmures  
Et sa voix vous revient, forestières voilures.*

*Sans cesse vous partez, comme un cargo feuillu ;  
Sans cesse vous restez, comme un pilier trapu.*

*Oh ! Laissez-moi baiser votre écorce verdie  
Que j'immole au durable un peu de faible vie.*

*Laissez-moi vous cueillir, feuilles de l'an passé,  
Bronze encor frémissant sur le rameau brisé.*

*Aux chênes tortueux la nuit suspend ses voiles  
Et pose à leur cimier la couronne d'étoiles ;*

*À leur pied tout s'efface et la lune grandit  
Que hissent dans l'éther leurs membres de granit.*

*Qui parle, qui chuchote en la forêt profonde ?  
Les chênes endormis qui rêvent du vieux monde.*

*Que j'aime au seuil des bois, dans un hameau perdu,  
Le chant du pastoureau sur la friche épandu !  
Un oiseau qui répond à cette faible haleine  
Trille encore, attardé dans tes branches, ô chêne.  
Les froids rayons de lune et l'adieu des oiseaux*

*Préparent au sommeil de clignotantes eaux.  
Le cœur ensauvagé par tant de poésie,  
Feraï-je, ô chênèraie, un chêne de ma vie ?*

*O chênes du pays natal,  
Vous qui dans les bois solitaires*

*Sur un océan végétal  
Dressez vos dômes séculaires,*

*Salut, roi des forêts, proches voisins des cieux,  
Du ressac éternel chantres mystérieux...*

**(Poésie concrète)**

### ***Les flambeaux noirs***

*Cyprès, tu me fais signe. Eh bien soit ! Je m'apprête  
À former l'angle obtus moi couché, toi, debout.  
À deux, triangulons l'éternité surfaite  
Et vise à chaque instant le ciel sur notre tête ;  
Paraphe l'azur, mais, surtout,*

*Écris au Tout-Puissant, de ta pointe inclinée,  
Que je fus un fervent des cyprès, flambeaux noirs ;  
Que j'allais sans trembler à leur docte assemblée,  
Que j'aimais leurs frissons et leurs voix dans l'allée  
Où gisent mes blancs reposoirs.*

*Que souvent l'on me vit, les portes étant closes,  
Franchir le mur du cimetière et rôder seul  
Parmi les marbres blancs et les défuntes roses,  
Sous les cyprès géants. C'est là que tu reposes,  
Tendre mère, auprès de l'aïeul.*

*Qu'en secret j'ai souvent, d'une fièvre furtive,  
Frôlé la borne étroite à l'angle du tombeau,  
Pour qu'une onde inconnue, à la morte captive,  
De mon filial baiser porte la part active  
Et fusant comme un chalumeau*

*Franchisse tout obstacle et sur la main baguée  
Dans la nuit du cercueil mette un éclair d'amour,  
D'amour plus grande encore et plus désespérée;  
La lumière, à ta mort, de moi fut retirée,  
Il ne m'est resté que faux jour.*

*Cyprès, tu m'as connu depuis ma longue enfance  
Fidèle au flambeau noir qui borne tant de pas.  
J'aime errer, tu le sais, dans l'enclos du silence  
Aux amères senteurs d'un feuillage si dense.  
Noir cyprès, joignons-nous là-bas.*

**(Poésie concrète)**

### **Le grand voyage**

*Mes chers amis, quand je mourrai,  
Ne plantez rien au cimetière.  
N'allez point d'un geste éploré  
Choisir une barque trop chère.  
Aux flots bleus, qu'elle soit légère,  
Cette coque où je dormirai.*

*Prenez par une nuit sans lune  
Ce cadavre aux membres raidis.  
Laissez moi pour toute fortune  
Dans le bec un maravédis.  
Sans un atout, sans un radis,  
Verrons-nous jamais Pampelune?*

*À petit bruit, dans le canot,  
Glissez ma dépouille fluette.  
Puis, loin du bord, sans souffler mot,*

*Poussez la chaloupe muette.  
Mon linceul, comme une mouette,  
Bat de l'aile et rase le flot.*

*Mais bientôt, la vague m'emporte.  
Adieu, croque-morts et cyprès !  
Ce faquin, par une autre porte,  
Quitte l'empire des regrets.  
Sans équipage, sans agrès,  
Irais-je où va la feuille morte ?*

*Ainsi que Moïse au berceau,  
Le fleuve au hasard me charrie.  
Tantôt, je m'appuie au roseau ;  
Tantôt, par les ondes nourries,  
Une ample et verte draperie  
Sur moi jette un mouvant réseau.*

*Voici qu'en un vaste estuaire  
Où le jusant roule ses plis,  
De ma nacelle mortuaire  
On voit flotter le blanc surplis.  
Les destins se sont accomplis :  
Vent du large ouvre mon suaire !*

*Encore adieu, villes et tours !  
Disparaissez, terre inhumaine.  
Déjà s'estompent vos contours.  
Que l'océan soit mon domaine.  
Jamais, que son flux ne ramène  
Mes os dans ce nid de vautours.*

*Flots escarpés, houle géante,  
Ma barque vous chevauche enfin.  
Vit-on jamais gueule béante*

*Happer un si maigre butin ?  
Les cieux sont noirs, le port lointain ;  
Vers l'infini je m'oriente.*

*Par bonds, par sauts, heurté, jeté,  
L'on débuche en plein Atlantique.  
Un baleineau mal corseté  
S'évente sous le cercle arctique.  
Un glacier, vaisseau fantastique,  
Parade pour l'immensité.*

*De cachalots toute une troupe  
Escorte mon cercueil mouvant.  
Ici les vagues ont en croupe  
Chacune un cavalier servant.  
Est requis tout phoque savant  
De m'examiner à la loupe.*

**(L'orchestration des songes)**

### ***Astérion***

*Margényvonnelzalhucilorphaginol,  
Puissant crinoïde, orgue polyglandulaire,  
Dodécaèdre aux membres nus, macrozoaire  
Ici venu ramer des bras, foulant mon sol  
Des douze juvéniles pieds qui font la roue ;  
Etre aux fronts décorés, rangés autour d'un  
Unique méat ; crins d'or qui frisez la noue,  
Et vous, cheveux de fille au fungique parfum  
Qui tournez avec lui lorsqu'il vire, l'orbole ;  
Monstre unisexué, dardant ses six rayons,  
Six corps venus à moi dans une parabole  
Eblouissante : ô chers visages, toupillons  
À nous sept sur l'orbite assignée à Pégase,*

*Vous, en criant; moi, lentement, comme un proton  
Isochronique et ponctuaire... Aucune stase,  
Aucun grippage en l'inverse rotation.  
L'immense azur nous voit passer, vous, cuisses nues,  
Et moi, l'index de ce cadran monodion  
Tournant inversement à vous six, dans les nues.  
Astre que nous formions, pourquoi nous être éteint?  
Quand le ciel a cessé s'ouvrit un noir abîme.  
Et, plus vite, en roulant dans ce monde indistinct,  
Manquant d'air, étouffant une clameur ultime,  
Nous connûmes tous sept la relaxation.  
Mais, vous portant au bout du doigt, sextuple staple,  
Et vous, sur ce pivot gyrant, alérion,  
Parachutant par ces trous bleus, c'est par miracle  
Que nous sept nous retrouvâmes l'air ambiant.  
Qu'avez-vous dit, vous six? O suprême hypostase!  
Je crois ouïr encore ce thrène suppliant :  
Chéricocominoumachattemaframboise,  
Macanemongrandloupmonccœurpetitrat...  
Les mêmes mots naissaient aux six boucles déclores...  
Animal aux cent noms, je n'étais qu'un filtrat,  
Un stipe auréolé de l'étoile à six roses...  
Et j'ai laissé tourner dans le ciel hasardeux  
L'astre polygamique hostile au moi sonore,  
Incertain comme lui de mon nom, de mes yeux,  
Ne sachant plus si j'ai connu ce météore.*

**(En surface)**



### *L'heure de midi sur la petite ville*

*Il est midi vingt, midi et demie. Toutes les cheminées se coiffent de panaches d'une fumée grise que la brise rabat et diffuse.*

*Autour des tables, dans les cuisines chaudes, les familles trempent leurs tartines épaisses dans la soupe odorante.*

*Les bruits du travail se taisent. Les masses des charpentiers de bateau ne heurtent plus, à longs coups retentissants, les lourdes planches de chêne des chalands que l'on construit dans les chantiers riverains.*

*On n'entend plus retentir sur la pierre sonore, le marteau des savetiers amincissant la semelle de cuir dur.*

*Un grand silence plane au milieu du jour sur les toits fumants.*

*Ily a éparse dans l'air une sensation reposante de labeur interrompu.*

*Du fond des rues lointaines, il monte un claquement de sabots lentement traînés.*

*Sur les remparts de la Haute-Ville on voit des files noires d'hommes accoudés; ils savourent leur pipe avant de rempoigner l'outil.*

*Dans les jardins dont l'hiver a noirci la glèbe nue, des bourgeois en gilet déambulent nonchalamment par les allées moussues; ils stationnent devant leurs rosiers entortillés de paille claire; au pied de leurs espaliers sans feuille; considèrent un bourgeon; s'en vont en sifflotant.*

*Sur les ponts, appuyés des reins aux balustrades, des cordonniers dissertent, ou bien examinent les pigeons volant en rond au-dessus de la rivière.*

*Un coq claironne dans la vallée. Des roquets aboient sur une place, et l'écho répète leur voix hargneuse. Un molosse répond de ses grognements brefs.*

*Un express secoue dans le grand calme un fracas d'acier vibrant et de ferrailles.*

*Les ramiers roucoulent sur les tuiles rouges.*

*Les cloches d'un village dont l'église estompe sa tour aiguë dans la brume légère de l'horizon, envoient jusqu'à mon oreille un glas mélancolique dispersé au caprice du vent.*

*Il fait bon vivre. Il serait doux de mourir.*

**(Contes et Poèmes)**

*À la mémoire de Maurice des Ombiaux, chantre de la Thudinie, ce livre est dédié en toute humilité et admiration. P.B.*

*Je m'étais abrité dans une gare de province. Elle possédait encore à l'époque, une salle d'attente de 2<sup>me</sup> classe et celle-ci, des banquettes rembourrées.*

*Pour quelles raisons le tortillard était-il en retard? Dans mon demi-sommeil, j'entendis les explications fournies par le racoleur de billets aux voyageurs qui s'impatientsaient. Quant à moi, gagné par la torpeur qu'engendraient le chauffage et la pénombre, je m'endormis profondément.*

*Quoi de plus sinistre qu'une petite gare fermée à dix heures du soir et abandonnée jusqu'au lendemain matin? Pourtant, cette même petite gare, qui a vu tant d'adieux et tant d'arrivées, qui a entendu tant de voix et de pas, continue à vivre intensément et à frémir de tous ses aîtres, au passage en rafale des grands rapides internationaux.*

*Je ne sais quel express me réveilla ni dans quelle direction il fonçait. En tout cas, je n'étais plus seul. Comme les solitaires qui, privés de feu à domicile, viennent en hiver se chauffer dans les lieux publics, des rangées de vieilles gens occupaient les banquettes. De nombreux voyageurs, après avoir traversé, avec l'aisance la plus naturelle, les portes et les vitres, allaient et venaient d'une salle à l'autre. Comme de leur vivant, ces anciens se tenaient groupés autour du gros calorifère en fonte. Sans doute n'existe-t-il aucune classe privilégiée dans l'au-delà. Manants et bourgeois se côtoyaient, s'accostaient, chapeaux et casquettes voisinaient. Les coiffures de drap étaient beaucoup plus nombreuses que les coiffures de feutre. Et parmi les coiffures de drap, il était aisé de distinguer les casquettes plates, celles des terriens, et les casquettes hautes, celles des mariniers. Bien que, dans ma mémoire subconsciente, j'entendis tinter, comme un rappel sinistre et humoristique à la fois, la dalle de pierre bleue frappée en cadence par le marteau du monumentiste (nom noble du fabricant de caveaux funéraires), je ne pouvais m'empêcher de considérer avec la plus grande pitié et le plus profond amour tous les désincarnés venus pour passer la nuit dans cet édifice livré à l'abandon.*

*Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le changea, Maurice des Ombiaux pérerait au milieu d'un groupe. Je le reconnus à son parler traînant de*

*Wallon baurinois. Fait inexplicable : des Ombiaux n'était pas accompagné de son ami Coquillard, celui qui a bénévolement fourni au célèbre romancier les sujets et les personnages de **Io-Ié**. En l'absence de son cicerone, l'écrivain semblait désorienté. De mon coin, je l'entendais demander effrontément à l'un et l'autre qui était tel ou tel. Bientôt, lassé de ces indiscretions, mes concitoyens retournèrent à leurs appartés, au radotage de leurs souvenirs, et Maurice demeura seul, sa jambe droite grelottant comme d'habitude dans le pantalon. Curieux d'apprendre à quoi s'occupe dans l'autre monde un romancier et s'il y poursuit sa carrière, je m'approche du maître et lui exprime toute la félicité que j'éprouve à le voir revenu parmi nous.*

*— C'est toute une expédition me répond-il, en jetant un regard phosphoreux à ma respectueuse bonhomie. Pour revenir quelques heures dans le monde périssable, nous devons traverser les zones d'insensibilité formées par les ruines des siècles écoulés. Il règne dans ces passages un froid sidéral.*

**(L'homme inflammable)**

*Descendu de voiture, je me sens poussé devant la rébarbative grille du château des cent mille briques. Grille matelassée de tôle et de chêne. L'ensemble forme une porte plus redoutable en apparence qu'en réalité. Il suffirait d'une grenade bien placée pour abattre l'obstacle. J'imagine que bien des yeux ont déjà mesuré la solidité de ces vantaux.*

*Que de fois n'étais-je passé devant cette porte ! Que de fois n'avais-je côtoyé les murs noirâtres de la prison ! Un honnête homme qui va qui vient songe-t-il jamais à jeter un regard sur ces bâtisses déguisées en châteaux-forts ? Elles ont un « air fermé » qui décourage la curiosité. Chacun comprend que cette architecture provoquante est destinée, comme l'uniforme des gendarmes, à inspirer aux malandrins une terreur salutaire. La Bastille a été rasée, mais elle a fait de nombreux petits.*

*Qu'elle est heureuse, cette porte qui m'attendait ! Sa face extérieure contemple à longueur de jour tout ce qui se meut encore librement : les péniches sur la Sambre, les tramways, les camions sur les quais, les voyageurs qui se rendent à la gare ou qui en viennent ; enfin, ce vaste*

*monde où les policiers boches vont pêcher ce qu'il y a de meilleur : les patriotes.*

*Si elle pouvait parler, cette porte ! Si elle pouvait confier, à tous ceux qui passent devant, ce que voit, ce qu'entend celle des deux faces qui regarde la cour de la prison !*

*«Pour recevoir les prévenus, je m'ouvre toute grande; pour les laisser sortir, je m'entrebâille à peine*

*Je me donne aux entrants; je me refuse pendant des mois, des années à ceux dont j'entends les supplications.*

*Toi qui franchis ma grille, regarde-moi bien. Avant longtemps, tu ne verras plus qu'en rêve. De moi, tu seras séparé par des grilles plus sévères encore, plus bruyantes, plus brutales.*

*Du fond de ta cellule, tu crieras sans cesse : Liberté, liberté chérie ! Et je te répondrai de même : ce que je garde, je le garde bien.*

*C'est aux frontières qu'il fallait dresser une porte; une barrière infranchissable pour l'ennemi.*

*Maintenant, l'envahisseur règne en maître. Il a mis la main sur ma clef, il reçoit le mot de passe à travers mon judas. Sa botte crisse sur le pavé de la cour.*

*Que puis-je pour toi, patriote ? Te voilà devenu l'hôte de tes propres prisons.*

*Quelquefois, réveillée avant l'aube, je me sens ouvrir toute grande, à deux battants, comme s'il s'agissait d'une fête : libération générale !*

*Horreur ! C'est pour laisser sortir un camion caché durant la nuit. Le noir véhicule est entouré de soldats; il emporte des cibles vivantes ! Des Belges comme toi qui n'ont commis d'autre crime que de lutter pour la délivrance de leur pays. Affreux métier que je fais là ! Qui me libérera, moi aussi, de l'oppresseur détesté ? Quand donc m'ouvrirai-je avec un bruit de joie à ceux pour qui je suis faite : à tous les traîtres, les tortionnaires, les agents de l'ennemi ?*

*Quand donc applaudirai-je, avec un bruit sinistre, à la sortie du camion qui les emportera eux aussi, blémissements, vers le champ des navets ?*

**(Trop d'imagination)**

## Synthèse

Ironie, tragédie, fantaisie sont les trois fées qui ont sans cesse escorté Paul Bay à travers sa vie littéraire. Dans ses romans et ses poèmes, on retrouve souvent ce regard triste ou résigné, voire cruel, qui ausculte, perce, vrille les cloisons humaines les plus taboues pour en saisir l'âcreté, la farce, la vérité ou le mensonge.

Paul Bay, armé de son scalpel dont la pointe d'acier est trempée dans le vinaigre de la fantaisie, dissèque son cœur ou celui de ses personnages pour en atteindre le fiel ou le sang chaud. Une cabriole cache souvent une larme, un sourire camoufle une douleur, un gros mot déguise la fleur bleue qu'on ne peut pas, qu'on ne veut pas montrer. Car Paul Bay, ce sensible tapageur est un tendre aux allures de suborneur dont l'âme inquiète n'accepte pas de se livrer nue. Il lui faut les ratiocinations de l'esprit pour se découvrir. Chaque page écrite par Paul Bay est une jonglerie où l'artiste rattrape, in extremis, les balles qui sont ses mots et les flambeaux brûlants, ses phrases angoissées.

Publiant alternativement poésies et romans, sa verve, son inspiration ne se démentent jamais, au détriment, souvent, d'un manque de censure, d'un mélange de bon grain et d'ivraie. *Volontiers fantaisiste ... qui jaillit dans la verve du discours au lieu de s'organiser en tableaux nets*, a-t-on écrit, *Paul Bay manie le vers avec une déroutante facilité et une abondance qui, jamais, ne se sent essoufflée. Chaleureux, ironique, emporté, toujours dru, il cache mal, sous ses impertinences, une pointe aiguë de son vital enthousiasme, la saine sensualité et le romantisme du cœur.* Pourtant, son premier recueil important, **Poèmes pernicioeux** (1911) connaît ses détracteurs. Dans ces pages, en effet, le meilleur côtoie le pire.

Quinze ans plus tard, Paul Bay publie *L'Orchestration des songes* et, un peu après, *En surface*. Ses inconvenances et sa fantaisie sont un peu maîtrisées, mais il avoue quand même, tout de go, dans une de ses pièces : *Parfois lourd et pataud, mon vers sent le remugle/Il vit, frappe du poing, se poulèche les doigts/Dans ce cabaret vert, ce gueux sonne du bugle/Et fait pirouetter mes cinq sens à la fois*. Déclaration qui peut s'appliquer en partie aux autres recueils de Bay. Ceux-ci manquent pour la plupart de rigueur et d'unité.

Le critique, Jean-Marie Horemans, ne craint pas dans *Lettres françaises de Belgique, dictionnaire des œuvres, t.2. La Poésie*, éd. Duculot, 1988, de vilipender assez féroce Paul Bay : *Aucun des poèmes, solennels et confus, ne maintient une égalité de ton. Certains même, sans intention surréaliste, manquent à ce point de logique, que la compréhension en est rendue difficile. Sacrifices à la rime et au rythme, par recours aux mots rares ou créés, ton ampoulé, image baroques discutables, préciosité de mauvais aloi, vulgarité, détails insignifiants manifestant une rupture d'inspiration. Tout indique un écrivain atteint de logorrhée, incapable de se contrôler ou de se corriger*.

Les recueils que signe Paul Bay vers la fin de sa vie ne sont guère meilleurs, à l'exception de *Pour une maman* (1953) où l'auteur, reprenant plusieurs de ses pages antérieures, magnifie sa mère. Le dernier texte est écrit *en wallon de Thuin-sur-Sambre*, précise le poète. De-ci de-là, cependant, à travers une bonne douzaine de titres poétiques, l'un ou l'autre poème est d'une veine supérieure. Réunis, ils formeraient un ensemble ne manquant pas d'intérêt.

Les romans de Paul Bay reflètent aussi le côté fantasque de leur auteur. Souvent, ils trouvent leur inspiration dans des situations insolites développées avec des interludes de réflexions personnelles sur les comportements des êtres, les préoccupations politiques ou religieuses. Régulièrement, le romancier fait référence à ses souvenirs d'enfance ou d'adolescence (*Histoires au gros sel*), à ceux de l'homme mûr (son évocation, dans *Les nymphes de Bordeaux*, son incarcération, à Charleroi,

par les Allemands, en 1943, dans *Trop d'imagination*), à sa ville natale (*Des nouvelles de Thuin, Le passé vivant, Contes et poèmes, L'homme inflammable, Le pays natal*), à Bruxelles, où il vivra longtemps (*Bruxelles en profondeur*). Mais ce qu'on a appelé le «délire imaginatif» de Paul Bay se manifeste sans arrêt dans d'autres œuvres romanesques.

Dans *Descendit aux enfers*, il imagine le Christ ressuscité gagnant les Enfers et y suscitant la révolte des damnés victimes d'injustices flagrantes, *Mélanophilos* met en scène un pharmacien qui, cherchant l'aventure en Afrique, devient sorcier et chef de tribu; il use des procédés actuels de la médecine pour soigner et subjuguier ses sujets. La confession d'un jeune homme sert de point de départ à *De l'Anarchie au Très-Saint Sacrement* tandis que *Mort aux anges* prévient les jeunes filles des dangers encourus face aux hommes. Nouvelle preuve de l'imagination débridée de Paul Bay dans *Le nègre de Simenon* où l'écrivain liégeois qui, en fait, est le diable, déambule dans la Cité ardente. *Tritopolis* est une espèce de roman d'anticipation voué à la sirène Involvula, déesse de Tritopolis. *Miss Gorilla* conte les aventures d'une femme au système pileux particulièrement développé. *Miss Bruxelles* est une satire du bilinguisme et *Les femmes en pantalon* évoque une gynécocratie absolue. *Ondin et Zémire* met en scène les peigneurs de rochers qui, le long de la Meuse, sont chargés de débarrasser les falaises des pierres menaçant de se détacher, etc.

Dans tous ces romans, comme d'ailleurs dans les recueils de poèmes, on le comprend, il y a à boire et à manger.

Si le théâtre de Bay ne justifie guère plus qu'une citation, quelques-uns de ses essais valent qu'on s'y arrête un instant. Le plus curieux est sans doute *Trésor dialectal et dialecte unique* où l'auteur dresse d'abord l'inventaire des dialectes wallons. Il propose ensuite d'en choisir un, celui du «centre de gravité du triangle wallon» (entre Dinant et Ciney) comme langue unifiée qui deviendrait le véhicule officiel de l'administration, de l'armée, de l'école, de la guerre et de la littérature. Dans *Le style*

*coruscant*, Paul Bay passe en revue non seulement des écrivains latins et ceux de la «jungle française», mais aussi des Belges (Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Georges Rens, etc). Deux autres titres évoquent André Baillon et Charles Plisnier. Du premier, Paul Bay s'intéresse à son suicide par somnifère, du second, il parle de sa vie et de son œuvre dans une monographie assez courte.

On le comprend, l'œuvre de Paul Bay est loin d'être convaincante. Il est intéressant cependant d'évoquer son nom et ses écrits. Cet écrivain souvent classé parmi les représentants du baroque est un vrai franc-tireur des lettres françaises de Belgique, un curieux touche-à-tout. Doué d'un peu plus de sens critique, il aurait pu laisser une œuvre moins décriée qui a pourtant été souvent louée aussi bien ici qu'en d'autres lieux, en Italie notamment.

Roger FOULON